

>

Ecrire I Roma

MARGUERITE DURAS

mise en scène JEAN-MARIE PATTE

du 20 janvier au 19 février 2005

Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier - Petite Salle

Photo : Mimmo Jodice



> **Service de Presse**

Lydie Debièvre, Marie-Line Dumont - Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier
tél 01 44 85 40 73 - fax 01 44 85 40 56 - presse@theatre-odeon.fr
dossier également disponible sur <http://www.theatre-odeon.fr>

> **Location 01 44 85 40 40**

> **Prix des places** (série unique)

de 13 € à 26 €

> **Horaires**

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h.

> **Odéon-Théâtre de l'Europe**

aux Ateliers Berthier

8 Bld Berthier - 75017 Paris

Métro Porte de Clichy - ligne 13

(sortie av de Clichy / Bd Berthier – côté Campanile)

RER C: Porte de Clichy (sortie av. de Clichy) - Bus : PC, 54, 74

> Le bar des Ateliers Berthier vous propose chaque jour,

1h30 avant le début de la représentation,

une carte de vins choisis et une restauration rapide.

> Ecrire l' Roma

de **Marguerite Duras**

mise en scène **Jean-Marie Patte**

scénographie **Philippe Marioge**
costumes **Raoul Fernandez et Framboise Maréchal**
lumière **Marc Delamézière**
maquillage **Odile Fourquin**
assistant à la mise en scène **Kimon Dimitriadis**

avec **Astrid Bas**
Anthony Paliotti
Cheikna Sankaré

Production : Le Jardin, Odéon-Théâtre de l'Europe.

*J'écrivais tous les matins. Mais sans horaire aucun. Jamais.
Sauf pour la cuisine. Je savais quand il fallait venir pour que ça bouille ou que ça ne brûle pas.
Et pour les livres je le savais aussi. Je le jure. Tout, je le jure. Je n'ai jamais menti dans un livre.
Ni même dans ma vie. Sauf aux hommes. Jamais.
Et ça parce que ma mère m'avait fait peur avec le mensonge qui tuait les enfants menteurs.*

Marguerite Duras
Ecrire

"J'ai oublié pas mal de ma vie", note Duras le 6 novembre 1980. "Sauf mon enfance et les aventures que j'ai pu avoir en dehors des normes de la vie quotidienne". Chez elle, cette enfance inoubliable n'était pas simplement une époque, mais bien plutôt une qualité d'être animant de part en part sa vie, sa voix, son écriture. Cette voix enfantine, Jean-Marie Patte la connaissait bien. Il a voulu nous en faire éprouver les méandres, empreints d'une gravité discrète et douce. Pour cela, il a désiré donner au théâtre deux de ses derniers textes, que jamais encore l'on n'y avait entendus : *Ecrire, Roma*.

Chez Duras, fiction et réel, présence et mémoire sont comme le ressac l'un de l'autre, débouchant à force de se perdre sur le dépouillement et la nudité d'une poésie presque murmurée, offerte à tous. Mais cette libre simplicité toute proche du silence, cette légèreté caractéristiques de la dernière manière de Duras, sont le fruit d'un labeur incessant. Pour les atteindre, il aura fallu que son écriture dérive longuement entre les genres. Théâtre, chronique, roman, tous ceux qu'elle a pratiqués ont entretenu soit entre eux, soit avec notre monde des rapports toujours plus ambigus, à mesure que les frontières entre fiction, rêverie et réel se faisaient plus flottantes, comme emportées au fil de cette voix si singulière. Aussi, au sein de l'œuvre de Duras, un même titre peut-il voyager d'un film à un récit, parfois à une pièce. Ainsi d'*Ecrire* et de *Roma*.

Roma fut d'abord un moyen-métrage produit par la RAI et devint ensuite un court texte du même nom. L'on y entrevoit qu'il est question du tournage d'un film qui renvoie à son tour à un célèbre et tragique destin d'amour. La rencontre d'un couple, un soir, dans le hall d'un hôtel de la Piazza Navona, suscite les fantômes fugitifs d'un lointain passé impérial. Dans ces quelques pages, l'écriture de Duras se laisse flotter avec la grâce d'un rêve éveillé. Etrange mouvement de ricochet, par lequel le présent paraît rebondir sur le songe d'un passé qui le hante et où il va se perdre. Parfois, c'est au contraire le passé qui revient se recueillir dans la solitude d'un présent presque anonyme. Comme si l'autobiographie, après avoir alimenté du plus loin de l'enfance les sources de la fiction, avait fini par rejoindre le moment où l'écrivain elle-même se tenait à l'orée de son oeuvre, dans un total abandon.

Ecrire et vivre deviennent alors comme les deux noms, mal distingués, du courant qui la traverse. L'un des derniers textes de Duras s'appelle précisément ainsi : *Ecrire*. "Ecrire", y dit-elle, "c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait - on ne le sait qu'après [...]" . Il s'est d'abord agi de libres propos que Duras voulut tenir un jour devant la caméra de Benoît Jacquot. Elle y parle, à son rythme, de la maison de Neauphle-le-Château qui abrita la naissance de ses livres les plus fameux, du travail de l'écrivain et de sa solitude, ou encore de la lente agonie d'une mouche, noire sur un mur blanc, à laquelle elle se fit un devoir d'assister et dont elle tient à témoigner plus de vingt ans après. Ces paroles de Duras sont finalement devenues un texte, conservant de la voix qui les a proférées la qualité évocatoire, le ton mi-incertain mi-impératif, les fulgurances.

Patte a confié un jour à quelques auditeurs qu'il rêvait pour ce spectacle d'un moment de théâtre très simple, à peine abrité du vent par une porte entrouverte, sur un seuil assez accueillant pour que même les oiseaux puissent le franchir. Sous sa direction, trois comédiens feront surgir ensemble sur scène deux des lieux-dits dont la voix de Duras fit ses refuges : la maison de Neauphle et le hall d'un hôtel sans nom, non loin de la Fontaine des Fleuves.

> ECRIRE EST UN BESOIN FÉROCE - DURAS

-Quel enseignement tire-t-on de la lecture, depuis des années, d'une grande partie de la production littéraire française ?

- Avant tout, c'est que tout le monde écrit. La nécessité d'écrire n'est nullement liée à une condition sociale déterminée ou à un degré de culture quelconque. On écrit dans toutes les classes de la société. Les garçons de ferme. Les employés. Les ouvriers. Les généraux. Les amiraux.

-Y a-t-il une répartition géographique de la littérature en France ?

- Non, elle est à la fois très dispersée, et très égale. On écrit partout. Il y a au moins un écrivain virtuel dans chaque petite ville. Dans une ville de 80 000 habitants, il faut en compter quatre ou cinq. [...] Quand un lecteur traverse la France, il sait que dans telle ville, à telle adresse, habite un monsieur qu'il connaît très bien sans l'avoir jamais vu.

-Quel est le pourcentage de la littérature éditée ?

- Un pour cent environ. Quatre-vingt-dix-neuf manuscrits sur cent environ retournent à jamais à leur auteur. [...]

-Quel est, d'après vous, le critère [...] de la qualité déjà littéraire ?

- L'intelligence. L'ampleur du récit. La domination du cas particulier par le style. A partir de là, l'auteur écrit ce qu'il est et non plus ce qu'il sait. [...]

-Quel est le point commun à toute littérature, mauvaise ou bonne, le seul ?

- C'est qu'écrire est un besoin féroce, tragique, chez tous les écrivains, et souvent davantage chez les mauvais que chez les bons. C'est une entreprise qui demande un effort moral extraordinaire parfois. L'auteur prend non seulement sur son loisir mais sur son métier pour faire son roman. Il est toujours seul, surtout en province où il écrit pour sortir de l'asphyxie. Inutile de dire que le refus est toujours une chose affreuse, parfois tragique. Refuser un manuscrit, surtout un premier, c'est refuser un homme tout entier, le récuser.

-Le miracle du un pour cent ?

- Oui. Parfois, on le reconnaît immédiatement : parfois, il faut attendre plusieurs pages, mais c'est rare.

-Comment le reconnaissiez-vous ?

- L'impression tout à coup de toucher une étoffe différente. Alors on éprouve une joie immense et tremblante. Vous n'imaginez pas ce que ça peut être. On avance dans la lecture du manuscrit en tremblant de le voir tomber, se briser tout à coup. Quand on arrive au bout, alors on éprouve une fierté, oui, une fierté stupide à dire vrai puisque c'est le hasard qui vous fait découvrir ce livre-là plutôt qu'un autre. On l'annonce à tout le monde.

Marguerite Duras : "Un roman sur cent voit le jour",
in *Outside. Papiers d'un jour*, Paris, POL, 1984, pp. 60-65.

> Marguerite DURAS (1914- 1996)

- 1914. Le 4 avril, naissance de Marguerite Donnadieu à Gia Dinh (banlieue nord de Saïgon).
- 1921. Son père, Emile Donnadieu, meurt en France.
- 1923. Madame Donnadieu revient s'établir avec ses trois enfants à Vinh Long, dans le delta du Mékong.
- 1932. Marguerite Donnadieu, bachelière, quitte Saïgon pour la France.
- 1936. Licence en droit. Rencontre de Robert Antelme, qu'elle épouse en septembre 1939.
- 1942. Premier enfant, mort-né. Rencontre de Dionys Mascolo.
- 1943. Le couple Antelme emménage 5, rue Saint-Benoît, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Robert Antelme et Dionys Mascolo se lient d'une profonde amitié. Publication d'une première œuvre signée Marguerite Duras : *Les Impudents*, chez Plon. Duras, Antelme et Mascolo entrent dans la Résistance.
- 1944. *La Vie tranquille* (Gallimard). Arrestation d'Antelme, qui est déporté à Dachau. Inscription au PCF.
- 1945. Retour de Robert Antelme, qui reste longtemps entre la vie et la mort. Après quelques mois, Duras lui annonce son intention de se séparer de lui et d'avoir un enfant de Dionys Mascolo.
- 1947. Divorce. Commence l'écriture d'*Un Barrage contre le Pacifique*. Naissance de Jean Mascolo.
- 1950. Quitte le PCF. Publication d'*Un Barrage contre le Pacifique*.
- 1952. *Le Marin de Gibraltar*.
- 1955. *Le Square*. Début de son activité militante contre la Guerre d'Algérie.
- 1957. Rencontre de Gérard Jarlot, avec qui elle va collaborer pour de nombreuses adaptations théâtrales ou cinématographiques. Rupture avec Dionys Mascolo. Mort de sa mère.
- 1958. *Moderato Cantabile*. Sortie du film de René Clément *Barrage contre le Pacifique*. Achat de la maison de Neauphle-le-Château (avec les droits du Barrage). Alain Resnais tourne *Hiroshima mon amour*.
- 1960. Membre du jury du Médicis (elle le restera sept ans). Signe le Manifeste des 121, pétition sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie.
- 1963. Commence l'écriture du *Vice-Consul*.
- 1964. *Le Ravissement de Lol V. Stein*.
- 1965. *Théâtre* (tome I) chez Gallimard. *Des Journées entières dans les arbres* à l'Odéon-Théâtre de France.
- 1968. Participe aux événements de mai. *L'Amante anglaise*, mise en scène de Claude Régy.
- 1969. *Détruire, dit-elle* (premier film dont Duras assure seule la réalisation).
- 1971. Signe l'appel des 343 réclamant l'abolition de la loi punissant l'avortement.
- 1972. *Nathalie Granger*, avec Lucia Bose et Jeanne Moreau, est tourné dans la maison de Neauphle. Ecrit *India Song*. Ecrit, puis tourne *La Femme du Gange*, avec Catherine Sellers, Gérard Depardieu, Dionys Mascolo.
- 1973. *India Song* (texte, théâtre, film). Tournage un an plus tard. Le film sort en 1975.
- 1977. *Le Camion*, avec Gérard Depardieu (on y voit Duras lui raconter un film qui aurait été tourné par eux).
- 1979. Quatre courts-métrages : *Les Mains négatives*, *Césarée*, *Aurélia Steiner-Melbourne*, *Aurélia Steiner-Vancouver*.
- 1980. Rencontre de Yann Andréa.
- 1982. *L'Homme atlantique. Dialogue de Rome*, film commandé par la RAI. *Savannah Bay. La Maladie de la mort*.
- 1984. *L'Amant*.
- 1985. Met en scène *La Musica deuxième* au théâtre Renaud-Barrault.
- 1990. Mort de Robert Antelme.
- 1992. *Yann Andréa Steiner* est publié chez P. O. L.
- 1993. *Ecrire* (Gallimard).
- 1995. *C'est tout* (P. O. L.)
- 1996. Le 3 mars, Marguerite Duras meurt à son domicile parisien, 5 rue Saint-Benoît.

> JEAN-MARIE PATTE - REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Acteur, metteur en scène, auteur, Jean-Marie Patte n'a jamais cessé de faire du théâtre. Chemin faisant, il a notamment connu Marguerite Duras : il lui est arrivé de jouer son théâtre sous ses yeux. Il a aussi travaillé, quatre ans durant, dans l'ancien atelier de menuiserie du Théâtre de la Cité Internationale, transformé en petite salle et baptisé " Le Jardin ". Il en a tiré le nom de sa propre compagnie.

Au cours des années, Jean-Marie Patte a mis en scène des dizaines de textes. Les plus récents s'intitulent *Baban Kim* (Mes Fils) en 2000, *Je vous aime, Monsieur Simon, je vous enlève* en 2001, *La Comédie de Macbeth* en 2003, tous spectacles présentés au Théâtre de la Colline : auxquels il convient d'ajouter, en 2001 au Théâtre de la Bastille, *Crave (Manque)*, de Sarah Kane.